18 – *Solo*

les aboiements m'accompagnent, cela fait une présence à mes côtés, le fantôme familier remue la queue. Je n'ai jamais raconté cette histoire, j'étais gamine, j'avais peut-être dix ans, je ne sais plus, je savais que la mort existait comme je savais que la Chine était à l'autre bout de la planète, je n'allais pas encore au collège, j'en suis sûre, j'avais sans doute dix ans, peut-être neuf, c'était durant les vacances d'été, un copain de mon frère est passé à la maison, il a raconté des tas de trucs, il parlait doucement pour que je n'entende pas, il ricanait. Mon frère, lui, semblait bien embêté, nos parents n'étaient pas à l'appartement, ils travaillaient ou ils étaient partis au supermarché. C'est ça, cela devait être samedi et nos parents devaient être au supermarché, comme tous les samedis de leur vie, une après-midi entière occupée à remplir le caddie et à flâner dans les boutiques de la galerie commerciale, avec parfois une pause café au bar, celui à l'entrée du magasin, tout en plastique. Bref, je ne parlais pas de mes parents, je parlais du copain de mon frère et de la drôle de tête que faisait mon frère. Je devinais un peu, il devait se passer un truc marrant en bas, et le copain voulait en faire profiter mon frère, et moi je gênais. J'étais la morveuse, la gamine. Par ma faute mon frère était bloqué à l'appartement, s'il s'avisait à me laisser seule, sûr qu'il dérouillerait au retour des parents, il s'en prendrait une bonne avant que les courses soient rangées dans le frigo. Peut-être même avant de mettre les surgelés dans le congélateur. Les surgelés, c'est pourtant la priorité des priorités le samedi au retour du supermarché. Donc mon frère et son copain ils rigolaient, ils me regardaient du coin de l'œil, ils chuchotaient, messe basse et tout le tremblement. Et moi, je faisais semblant de ne rien remarquer. Puis, ça a été trop fort, ils se sont approchés et ils ont dit un truc du genre Si on t'embarque tu répéteras tout aux parents ? Alors moi j'ai dit Non. Mais ils insistaient, T'es qu'une pisseuse, T'es un bébé, Tu diras tout à ta maman. Et moi je jurais, je levais ma main, je disais que je n'étais pas une moucharde, que je garderai le secret. Un long moment ils ont fait semblant de réfléchir, puis le copain a dit à mon frère de faire comme il voulait et mon frère s'est approché de moi, l'air terrible, il serrait son poing, il serrait les dents, il m'a dit que si je répétais qu'on était sorti j'étais morte. Il avait l'air furieux. Alors j'ai juré, deux fois, et on est parti, tous les trois. Mon frère à l'époque, il avait treize ans. On est descendu, on a traversé le parking, on a traversé le petit parc en bas, on a escaladé le mur de la vieille maison. Je savais, tout le monde savait, que mon frère, son copain et leur bande se réunissaient dans le jardin de la vieille maison. Le jardin était grand, caché par un haut mur de pierre. On apercevait juste le devant du jardin depuis le portail en fer forgé. La maison, elle, je ne l'avais jamais vue. On pouvait escalader le mur facilement en glissant les pieds dans les trous entre les pierres. Les gars, ils étaient une dizaine dans le jardin, ils ont rigolé quand ils m'ont vu, ils ont sifflé, je commençais à avoir un peu peur. Je me suis dis que le secret serait un secret de garçon, un truc porno, un magazine avec des femmes nues, ce genre de secret, alors moi je n'avais rien à faire là. J'étais une fille... Dans le jardin, entourée des garçons qui se marraient, je n'étais pas très rassurée. Alors j'ai vu la chienne, une vieille chienne, grosse comme ce n'est pas possible, une espèce de bâtarde, les mamelles pendantes, affalée sur le côté, le ventre gonflé. Elle gémissait doucement, elle regardait les garçons, elle haletait, elle avait peur, elle aussi, ça je l'ai compris tout de suite. Elle avait peur et pourtant elle nous regardait avec espoir. Les chiens sont viscéralement attachés aux hommes. Quelque chose vrombissait dans mes oreilles, je me sentais mal, j'entendais des bouts de phrases, mon frère demandait d'où elle venait la chienne. Un garçon, plus grand, disait qu'il l'avait trouvée dans la rue, elle se traînait sur les pattes de devant, arrière train paralysé ou accident avec une voiture, il ne savait pas, il l'avait portée jusque là, elle s'était laissée faire, elle allait bientôt chier ses chiots, il disait. Il ne disait pas mettre bas ou accoucher ou un truc comme ça, il disait chier ses chiots. Là, les garçons ils ont commencé à prendre les paris, savoir combien de chiots et savoir le nombre de mâles et de femelles. Mon frère m'a lancé un regard, noir, il a fait deux signes : le signe du silence, index tendu sur les lèvres et le signe de la mort, pouce glissé sous le cou. Il n'avait pas besoin de me menacer, je ne comprenais rien. Puis les gars ont ramassé des pierres, des grosses pierres et ils se sont mis à les jeter sur la chienne. Elle a jappé une fois, un long cri et elle a reçu les autres coups sans broncher. Ils se sont acharnés, longtemps, moi je pensais à Dieu, je ne sais pas pourquoi je pensais à Dieu, à me sauver, à l'enfer, au diable, à toutes ces choses. Et ils frappaient, ils fracassaient le crâne de la chienne, et le sang était comme des flammes. Je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien. Je m'éboulais, ils avaient massacré la chienne, ils l'avaient transformée en bouillie, je ne reconnaissais même plus la forme de l'animal, j'étais partie, coupée, en enfer. Quand le copain de mon frère a dit qu'il allait ouvrir le ventre pour savoir qui avait gagné le pari je me suis évanouie.

Depuis, j'ai compris ce qu'était la mort, je pleure à chaque enterrement, je verse toutes les larmes que je n'avais pas pu verser sur la chienne, je vis avec le fantôme familier de la chienne, elle remue la queue et j'entends son souffle. Souvent, lorsqu'un type appuie trop longtemps son regard sur moi, lorsqu'il s'approche sans être invité, je vois mon reflet dans ses rétines, je vois l'image d'une chienne qui sait qu'elle va être sacrifiée mais qui ne peut s'empêcher de garder espoir